

LA  
PORTEUSE DE PAIN

—o—  
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)  
—o—

LVII

**B**ONJOUR, monsieur l'avocat, fit-elle de l'air le plus gracieux en tendant la main à Georges Darier; votre visite n'était pas pour moi, j'en suis parfaitement sûre, mais je vous sais gré d'avoir pensé à me dire un petit bonjour. Asseyez-vous, et causons.

—Comment allez-vous, mademoiselle?

—A merveille! je ne me suis jamais aussi bien portée...

Un subit et violent accès de toux lui coupa la parole.

—Maudite toux! murmura-t-elle d'une voix à peine distincte quand la crise fut finie. Elle est d'une opiniâtreté désolante et singulièrement énervante!

En même temps, elle essayait son front mouillé de sueur.

—Vous soignez-vous au moins de façon à la faire disparaître? demanda Georges, qui savait, fort bien de quel mal incurable la jeune fille était atteinte.

—Je ne fais que cela! répliqua Mary. Les médecins m'excèdent à force de médicaments! Un peu d'irritation de la gorge, cela doit être facile à combattre, cependant! Bah! ce ne sera rien. Ne parlons plus de moi. Vous venez pour voir mon père?

Oui, mademoiselle.

—Il est absent pour trois semaines, ce qui veut dire qu'il ne sera de retour à Paris qu'au commencement du mois prochain. Le but de son voyage est de faire des achats dans les forges. Il ira jusqu'en Belgique, à Mons, à Charleroi pour les charbons. A Courbevoie, les travaux marchent le mieux du monde, à ce qu'il paraît. Mon père compte que l'usine pourra fonctionner un mois après son retour. Bref, je suis seule et il y a des moments, je l'avoue, où cette solitude me paraît lourde. Voyons, qu'avez-vous à dire à mon père? Je suis en correspondance régulière avec lui, et, s'il est question d'une chose pressée, je peux lui parler de votre visite et lui en expliquer le motif.

—Il sera temps de lui donner cette explication à son retour, mademoiselle, mais je suis heureux de l'occasion qui se présente d'en causer avec vous. Je vous demanderai de m'appuyer de toutes vos forces.

—Je le ferai bien volontiers. De quoi s'agit-il?

—De placer dans l'usine de monsieur Harmant un jeune homme, élève de l'École des arts-et-métiers, dessinateur et mécanicien distingué.

—Ce jeune homme est de vos amis?

—Un ami de collège, oui. Il a été cruellement frappé par la fin tragique de son père, auquel on a volé toute sa fortune, et par la mort d'une tante qu'il aimait tendrement, mais, qui, ne possédait rien, n'a pu lui rien laisser. Il n'a pour vivre que son travail.

—Ce que vous demandez, monsieur Darier, est

un acte d'humanité, et je m'y associerai de grand cœur. Votre ami peut compter sur moi. Je ne négligerai rien pour le faire agréer. Je réponds presque du succès. Mon père doit arriver le 2 du mois prochain. Que votre protégé, qui sera le mien, vienne le 3, et nous agirons.

—Vous êtes bonne, mademoiselle, et je vous remercie de tout mon cœur.

—Ne me remerciez pas, répondit Mary après une quinte de toux plus violente que la première. Rien n'est fait encore. Cependant, je crois que vous pouvez emporter d'ici beaucoup d'espoir. Dans ma prochaine lettre je dirai à mon père que je vous ai vu et que je vous ai promis quelque chose en son nom.

Georges s'était levé. Il tendit la main à mademoiselle Harmant.

—Vous me défendez de vous remercier, et j'obéis, dit-il. Mais je m'en vais le cœur plein de gratitude.

Mary lui serra la main cordialement et le reconduisit jusqu'au vestibule. Le jeune avocat retourna

chancelant et porta la main à son cœur. L'émotion qu'elle venait de ressentir en se voyant libre l'écœura. Son corps entier tremblait, tandis que de grosses larmes de joie coulaient sur ses joues. Cette émotion violente fut d'ailleurs de courte durée. La veuve de Pierre Fortier se dit qu'il n'y avait pas un instant à perdre: que dans quelques minutes on pourrait s'apercevoir de sa fuite et mettre les gendarmes à ses trousses. Or, elle voulait à tout prix retrouver ses enfants. Puisant du courage dans cette pensée, elle se dirigea rapidement vers la ville et disparut au milieu d'un dédale de rues étroites et sombres dont les boutiques, à de rares exceptions près, étaient encore fermées à cette heure matinale.

Depuis longtemps déjà Jeanne s'était tracé la ligne de conduite qu'elle devait suivre. Elle avait décidé ce qu'elle ferait si elle parvenait à s'évader. Après avoir marché très vite pendant un quart d'heure, elle ralentit le pas et chercha du regard autour d'elle. Une femme tenant une boîte au lait à la main se dirigeait de son côté.

La gare du chemin de fer, madame, s'il vous plaît? lui demanda la fugitive au moment où elle se croisait avec elle.

—Tout droit devant vous, ma sœur. Vous y serez dans trois minutes.

—Merci, ma bonne dame.

—Il n'y a pas de quoi, ma sœur.

Jeanne reprit sa marche rapide. Vers le milieu de la rue qu'elle suivait, une boutique qu'on venait d'ouvrir attira son attention. C'était un magasin de lingerie, de mercerie et de vêtements confectionnés. Deux becs de gaz l'éclairaient à l'intérieur. Jeanne en franchit le seuil. La patronne, femme d'un certain âge, rangeait des étoffes sur les comptoirs.

—Que désirez-vous, ma sœur? demanda-t-elle.

—Je voudrais avoir, répondit la veuve de Pierre Fortier, un vêtement complet très chaud, c'est pour une pauvre femme que je vais visiter. Elle est à peu près de ma taille.

—Je vais vous faire voir quelque chose qui vous conviendra, j'en suis sûre, ma sœur.

Et la marchande tira d'un rayon placé derrière elle une pile d'objets de confection qu'elle déposa sur le comptoir de chêne ciré.

—Voici, reprit-elle, une jupe en gros molleton gris de fer. On ne peut rien trouver de plus chaud.

—La couleur est bonne, je prends cette jupe.

—Vous voulez un vêtement genre "caraco," n'est-

ce pas, ma sœur?

—Oui, c'est cela.

—En voici un en étoffe semblable.

—Mettez-le avec la jupe. Un bonnet de linge maintenant.

En quelques secondes Jeanne fut servie. Elle prit en outre un grand fichu de laine, se fit envelopper le tout dans un morceau de serge verte et paya.

—On voit que vous êtes pressée, ma sœur, dit la marchande en rendant de la menue monnaie. Vous partez peut-être par le chemin de fer qui va sur Paris. Il ne passera qu'à sept heures quarante-trois minutes.

Puis elle ajouta, après avoir consulté un œil-de-bœuf placé au-dessus de la caisse:

—Vous avez encore un quart d'heure.



Les deux jeunes gens, très émus, se donnèrent une accolade fraternelle. —(Voir page 53 col. 3)

rue Bonaparte et écrivit un mot à Lucien pour lui faire connaître le résultat de sa démarche. Le fils de Jules Labroue n'avait plus qu'à attendre.

\* \* \*

Nous avons laissé Jeanne Fortier, sous les habits d'une religieuse, dans la neige, en face de la porte principale de la maison centrale de Clermont, au moment où la pauvre femme consommait son évadement avec tant d'audace et de sang-froid. Le gardien, convaincu qu'il venait de laisser passer la sœur Philomène allant à l'église paroissiale rejoindre ses compagnes, avait fait jouer derrière elle les lourdes clefs dans les serrures massives, et était venu reprendre sa place auprès du poêle de fonte où ronflait un feu de houille.

Jeanne fit quelques pas sur la route qui conduisait à la ville. Tout à coup elle s'arrêta en